

Robert Louis Stevenson

Chants du Voyage

traduits de l'anglais par Patrick Hersant

UNE FIN DE VOYAGE

Laissez dès à présent, dans ce monde réel,
Votre âme jeter l'ancre. Que le corps mouille en ce port ; –
Qu'à jamais ce spectacle soit l'image immuable
Fixée devant vos yeux ; et, quand sonnera l'heure,
Effaçant aussitôt la scène verdoyante –
Que les compagnons du dernier jour, au lieu où votre cheval
Vous a ce jour mené rêvant, portent votre dépouille.

Sans éveiller nulle pitié, nous entrons dans la nuit
Au sortir du bruyant banquet, ne laissant après nous
Qu'un frémissement dans les mémoires, imperceptible et doux,
Et fragile comme une musique. Traits de notre visage,
Inflexions de notre voix, douceur de la main aimée
Périssent et s'effacent, l'un après l'autre, de cette terre ;
Entre-temps, dans la salle des chants, la multitude
Applaudit le nouvel artiste. Un seul, peut-être,
Un seul et dernier survivant est resté,
Et sourit, et convoque en son cœur vieillissant
L'ami longtemps oublié. Avant que meure le matin,
Lui aussi s'en revient à travers le rideau,
Et l'époque nouvelle nous oublie, et poursuit.

L'étincelante immensité des cieux
S'est ouverte, et j'ai vu dans la nuit
D'innombrables étoiles – des anges –
Répandre en pluie la tristesse et la clarté.

Je les ai vues, lointaines comme le ciel,
Muettes, lumineuses, sans vie,
Et ces vaines étoiles dans la nuit
M'étaient plus chères que le pain de mes jours.

Nuit après nuit, dans ma tristesse,
Les étoiles couvraient la mer,
Mais un jour, oh ! j'ai vu dans les ténèbres
Une étoile à mes côtés.

Je vous laisse et la neige et les roses,
Je vous laisse les boucles d'or :
Que la foule en devienne l'esclave,
Ensorcelée par ces trésors.
Mais pour elle, qui est la nuit et l'aube,
Pour elle qui m'aime, je veux
Que la neige se prenne à sa robe
Et toute rose à ses cheveux.

La couleur des rivières d'Écosse
Impétueuses et glacées
Virant du noir ténébreux à l'or,
Passant du torrent au grand lac –
Et la teinte du miel des fougères,
Celle des abeilles au mois d'août
La couvriront d'or et de lumière,
Iriseront son genou.

Jadis nous avons aimé
Sur un air de Diabelli

Baies rouges des halliers, île parée de joncs !
Le ciel dessous, et par-dessus rien que le ciel,
À travers l'étendue d'un azur inversé
Avançait calmement la barque de l'amour.
Comme le jour ton regard clair,
Et l'onde vive et claire,
Et là-haut le ciel clair.
Beaux jours d'avril, airs du jardin d'Éden,
Comme le jour passait dans ces heures dorées
Au clair lever de la lune !
Comme, chargé de fleurs, le bateau revenait !
Tes yeux étaient clairs dans la nuit :
Nous avons vécu, amour –
Ô amour, nous avons aimé.

Le givre a recouvert notre rivière vive,
Les halliers de notre île sont alourdis de neige,
Et près des bûches de l'hiver
Veillent John et Darby, dormant, rêvant.
Et sur le fleuve des rêves
Vogue le bateau de l'amour –
Écoute le carillon de ses rames !
Et à nouveau, les soirs d'hiver,
Lorsque les rêveries se nourrissent au feu,
À l'oreille des amants d'autrefois
La rivière d'amour chante dans les roseaux.
Aime encore le passé, amour !
Jadis nous avons vécu,
Oh, jadis nous avons aimé.

L'HIVER

Aux heures austères, quand sur le chemin gris
Le rouge-gorge cherche en vain
Un pignon ou une haie,
Voici que sur ma vitre, de son crayon d'argent,
L'hiver trace des fleurs étincelantes.

Quand rien ne bouge plus sur la colline enneigée
Ni aux bois dénudés ;
Quand la bécasse fait silence dans le marais glacé
Et que la boue a tout recouvert dans l'enclos,
Voici, près de l'âtre, le rire des bûches –
Et, plus belles que les roses, les fleurs du feu !